

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Le Roi nu
Traduit par A. Markowicz

Le Dragon
Traduit par A. Markowicz

EVGUÉNI SCHWARTZ

L'Ombre

Conte en trois actes

Traduit du russe par
André Markowicz

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre régional du livre de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

... Et le savant se fâcha, moins parce que son ombre l'avait quitté, que parce qu'il s'était souvenu de la célèbre histoire de l'homme sans ombre, que tout le monde connaissait dans son pays. S'il rentrait, là, maintenant, chez lui et racontait son histoire, on lui dirait qu'il imitait les autres...

H. C. ANDERSEN, *L'Ombre*.

... Ce fut comme si un sujet étranger pénétrait dans ma chair et dans mon sang, je le recréai entièrement et c'est seulement alors que je le lançai dans le monde.

H. C. ANDERSEN, *Le Conte de ma vie*, chap. VIII.

Titre original

Ten'

© 2011, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-341-9

PERSONNAGES

LE SAVANT.

Son ombre.

PIETRO – *le patron de l'hôtel.*

ANNUNZIATA – *sa fille.*

JULIA GIULI – *chanteuse.*

LA PRINCESSE.

LE PREMIER MINISTRE.

LE MINISTRE DES FINANCES.

CÉSAR BORGIA – *journaliste.*

LE CONSEILLER SECRET.

LE DOCTEUR.

LE BOURREAU.

LE MAJORDOME.

LE CAPORAL.

Les dames de la Cour.

Des courtisans.

Des curistes.

LA SŒUR DE DISTRACTION.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

Les hérauts du roi.

Les laquais du ministre des finances.

La garde.

Des citadins.

ACTE PREMIER

Une petite chambre d'hôtel dans un pays du sud. Deux portes : l'une donnant sur le couloir, l'autre sur le balcon. Pénombre. On voit, à moitié allongé sur le divan, le savant, un jeune homme de vingt-six ans. Il cherche quelque chose en tâtonnant sur la table autour de lui – il cherche ses lunettes.

LE SAVANT. – Quand on perd ses lunettes, bien sûr, c'est déplaisant. Mais, en même temps, c'est magnifique – dans la pénombre, la chambre n'a plus du tout le même aspect que d'habitude. Ce plaid jeté sur le fauteuil, en ce moment, j'ai l'impression que c'est une princesse adorable et charmante. Je suis amoureux d'elle, et elle est venue me rendre visite. Elle n'est pas seule, bien sûr. Les princesses n'ont pas le droit de se promener sans suite. Cette horloge étroite et longue dans son étui de bois – c'est tout sauf une horloge. C'est le compagnon sempiternel de la princesse, le conseiller secret. Son cœur bat régulièrement, comme un balancier, ses conseils changent selon les exigences de l'heure, et il les donne en chuchotant. Ce n'est pas pour rien qu'il est secret. Et si les conseils du conseiller secret se révèlent catastrophiques, il les renie en bloc. Il affirme qu'on l'a mal entendu, et c'est faire preuve d'un très grand sens pratique. Et ça, c'est qui ? Qui

est cet inconnu, maigre et droit, tout en noir, le visage blanc ? Pourquoi ai-je soudain l'idée que c'est le fiancé de la princesse ? C'est moi qui suis amoureux de la princesse ! Je suis tellement amoureux d'elle que ce sera tout simplement monstrueux si elle se marie avec quelqu'un d'autre. (*Il rit.*) Le charme de ces inventions, c'est que, sitôt que j'aurai remis mes lunettes, tout reprendra sa place. Le plaïd deviendra un plaïd, l'horloge une horloge, et cet inconnu de mauvais aloi, lui, il disparaîtra. (*Il cherche à tâtons sur la table.*) Bon, voilà les lunettes. (*Il chausse ses lunettes et pousse un cri.*) Qu'est-ce que c'est ?

Le fauteuil est occupé par une jeune fille masquée, très belle, aux habits somptueux. Derrière son dos – un vieillard chauve vêtu d'une redingote ornée d'une étoile. Contre le mur s'est serré un homme long, maigre et pâle, vêtu d'un frac noir et d'un linge d'un blanc éblouissant. Il porte au doigt une bague de diamant.

(*Il marmonne, allumant la bougie.*) Qu'est-ce que c'est que ces merveilles ? Je suis un savant de faible renommée – comment se fait-il que j'aie des visiteurs si importants ?... Bonjour ! Je suis très heureux de vous voir, mes amis, mais... ne voudriez-vous pas m'expliquer à quoi je dois cet honneur ? Vous vous taisez ? Ah, je comprends tout. Je me suis endormi. Je suis dans mon rêve.

LA JEUNE FILLE AU MASQUE. – Non, ce n'est pas un rêve.

LE SAVANT. – Tiens donc ! Et qu'est-ce que c'est, dans ce cas-là ?

LA JEUNE FILLE AU MASQUE. – C'est un conte. Au revoir, monsieur le savant ! Nous nous reverrons encore.

L'HOMME AU FRAC. – Au revoir, savant ! Nous nous retrouverons encore.

LE VIEILLARD À L'ÉTOILE, *chuchotant*. – Au revoir, très honoré savant ! Nous nous retrouverons encore, et tout finira peut-être le mieux du monde si vous êtes raisonnable.

On frappe à la porte, et ils disparaissent tous trois.

LE SAVANT. – Quelle histoire !

On frappe à nouveau.

Entrez !

Entre Annunziata, une jeune fille brune aux grands yeux noirs. Son visage traduit une énergie farouche, alors que ses manières sont tendres et indécises. Elle est très belle. Elle a dans les dix-sept ans.

ANNUNZIATA. – Pardon, monsieur, vous recevez... Ah !

LE SAVANT. – Qu'est-ce qui vous arrive, Annunziata ?

ANNUNZIATA. – Mais j'entendais clairement des voix dans votre chambre !

LE SAVANT. – Je m'étais endormi et je parlais en rêve.

ANNUNZIATA. – Mais... pardonnez-moi... j’entendais une voix de femme.

LE SAVANT. – Je rêvais d’une princesse.

ANNUNZIATA. – Et il y avait un vieillard qui chuchotait je ne sais quoi.

LE SAVANT. – Je rêvais d’un conseiller secret.

ANNUNZIATA. – Et il y avait un homme, j’ai eu cette impression, qui vous criait dessus.

LE SAVANT. – C’était le fiancé de la princesse. Alors ? Maintenant, vous le voyez bien, que c’est un rêve ? Est-ce que, dans la réalité, je pourrais recevoir la visite de gens aussi désagréables ?

ANNUNZIATA. – Vous plaisantez ?

LE SAVANT. – Oui.

ANNUNZIATA. – Merci. Vous êtes toujours si gentil avec moi. J’ai dû entendre des voix dans la chambre à côté, et j’ai tout confondu. Mais... vous ne m’en voudrez pas ? Je peux vous dire quelque chose ?

LE SAVANT. – Bien sûr, Annunziata.

ANNUNZIATA. – Depuis longtemps, je voulais vous prévenir... Ne m’en veuillez pas... Vous êtes un savant, et, moi, je suis un simple jeune fille. Mais seulement... je peux vous raconter des choses que je

sais, moi, et que, vous, vous ne savez pas. (*Elle fait une petite révérence.*) Pardonnez mon audace.

LE SAVANT. – Je vous en prie ! Parlez ! Apprenez-moi ! Je suis un savant, vous comprenez, et, les savants, ils apprennent toute leur vie.

ANNUNZIATA. – Vous plaisantez ?

LE SAVANT. – Non, je suis tout à fait sérieux.

ANNUNZIATA. – Merci. (*Elle se retourne vers la porte.*) Dans les livres sur notre pays, on parle beaucoup du climat bénéfique, de l’air pur, des paysages splendides, du soleil chaud, bon... bref, vous le savez bien, ce qu’on écrit sur notre pays dans les livres...

LE SAVANT. – Bien sûr, je le sais. C’est pour ça que je suis venu ici.

ANNUNZIATA. – Oui. Vous, ce que vous savez, c’est ce qu’on écrit sur nous dans les livres, mais, ce qu’il n’y a pas d’écrit, vous ne le savez pas.

LE SAVANT. – Ce sont des choses qui arrivent aux savants.

ANNUNZIATA. – Vous ne savez pas que vous vivez dans un pays tout à fait à part. Tout ce qu’on raconte dans les contes, tout ce qui a l’air d’une invention dans les autres pays, chez nous, ça arrive tous les jours et en vrai. Tenez, par exemple, la Belle au bois dormant, elle habitait à cinq heures de marche du marchand de

tabac – vous savez, à droite de la fontaine. Seulement, maintenant, la Belle au bois dormant est décédée. L’ogre, lui, il vit toujours et il travaille au mont-de-piété, comme estimateur. Le petit Poucet s’est marié avec une femme très grande, qu’on surnomme le Grenadier, et leurs enfants, ce sont des gens d’une taille normale, comme vous et moi. Vous savez ce qui est étonnant ? Cette femme qu’on surnomme le Grenadier, elle est complètement sous la botte du petit Poucet. Elle l’emmène même au marché. Le petit Poucet reste dans la poche de son tablier, et il marchande comme un diable. Cela dit, ils vivent dans une entente parfaite. La femme est si attentive à son mari. Chaque fois, les jours de fête, qu’ils dansent le menuet, elle met des lunettes à double foyer pour ne pas lui marcher dessus sans faire exprès.

LE SAVANT. – Mais c’est très intéressant, pourquoi est-ce qu’on ne le dit pas dans les livres sur votre pays ?

ANNUNZIATA, *se retournant vers la porte*. – Tout le monde n’aime pas les contes.

LE SAVANT. – Vraiment ?

ANNUNZIATA. – Mais vous, imaginez ! (*Se retournant vers la porte*.) Nous avons une peur terrible que, si tout le monde l’apprend, ça fasse baisser le tourisme. Ce serait très préjudiciable ! Ne nous trahissez pas, s’il vous plaît.

LE SAVANT. – Non, je ne le dirai à personne.

ANNUNZIATA. – Merci beaucoup. Mon pauvre père aime beaucoup l’argent, et je serais désespérée s’il se mettait à en gagner moins qu’il ne le prévoit. Quand il est contrarié, il jure affreusement.

LE SAVANT. – Mais j’ai quand même l’impression que la quantité des visiteurs ne fera qu’augmenter si on apprend que, dans votre pays, les contes sont vrais.

ANNUNZIATA. – Non. Si ce n’était que les enfants qui faisaient du tourisme, là, vous auriez raison. Mais, les adultes, ce sont des gens prudents. Ils savent parfaitement qu’il y a beaucoup de contes qui ont une fin triste. C’est de ça que je voulais vous parler. Soyez prudent.

LE SAVANT. – Mais comment ? Pour ne pas s’enrhumer, il faut s’habiller chaud. Pour ne pas tomber, il faut regarder où on met les pieds. Mais comment se sortir d’un conte qui a une fin triste ?

ANNUNZIATA. – Eh bien... Je ne sais pas... Il ne faut pas parler avec des gens que vous ne connaissez pas assez.

LE SAVANT. – À ce moment-là, il faudra que je me taise tout le temps. Je suis un étranger.

ANNUNZIATA. – Non, vraiment, s’il vous plaît, soyez prudent. Vous êtes quelqu’un de très gentil, et c’est justement les gens comme vous qui finissent le plus mal.

LE SAVANT. – D'où savez-vous que je suis très gentil ?

ANNUNZIATA. – Je passe souvent mon temps à la cuisine. Et, nous, notre cuisinière, elle a onze amies. Et elles savent toutes ce qu'il y a, ce qu'il y a eu et ce qu'il y aura. On ne peut rien leur cacher. Elles savent ce qui se passe dans chaque famille, comme si les maisons avaient des murs de verre. Nous, dans la cuisine, du coup, on rit, on pleure, on s'épouvante. Les jours où il se passe des choses particulièrement intéressantes, tout brûle sur le feu. Elles disent en chœur que vous êtes un homme très bien.

LE SAVANT. – Ce sont elles qui vous ont dit que, dans votre pays, les contes étaient vrais ?

ANNUNZIATA. – Oui.

LE SAVANT. – Vous savez, le soir, et quand j'enlève mes lunettes encore, je suis prêt à le croire, ça. Mais, le matin, quand je sors de la maison, je vois tout autre chose. Votre pays – hélas ! – ressemble à tous les pays du monde. La richesse et la pauvreté, la grandeur et l'esclavage, la mort et le malheur, la raison et la bêtise, la sainteté, le crime, la conscience, le cynisme – tout ça est si étroitement mêlé que, simplement, ça épouvante. Ce sera très dur de démêler tout ça, de le démonter et de le remettre en ordre sans faire de mal à rien qui soit vivant. Dans les contes, tout ça est beaucoup plus simple.

ANNUNZIATA, *avec une petite révérence*. – Je vous remercie.

LE SAVANT. – De quoi ?

ANNUNZIATA. – De ce que vous me faites une si jolie conversation, à moi, une simple jeune fille.

LE SAVANT. – Mais non, ce sont des choses qui arrivent aux savants. Et, dites-moi, mon ami Hans-Christian Andersen, qui a vécu ici, dans cette chambre, avant moi, il était au courant pour les contes ?

ANNUNZIATA. – Oui, je ne sais pas comment, il a deviné.

LE SAVANT. – Et qu'est-ce qu'il en a dit ?

ANNUNZIATA. – Il a dit : « J'avais soupçonné toute la vie que j'écrivais la pure vérité. » Il aimait beaucoup notre maison. Ce qui lui plaisait, c'était le calme.

Coup de feu assourdissant.

LE SAVANT. – Qu'est-ce que c'est ?

ANNUNZIATA. – Oh, ne faites pas attention. C'est mon père qui s'est disputé avec quelqu'un. Il est très impulsif, et, dès qu'il y a quelque chose – il tire des coups de pistolets. Il n'a encore tué personne. Il est très nerveux – et c'est pour ça qu'il rate toujours.

LE SAVANT. – Je comprends. C'est un phénomène que je connais. S'il visait juste, il ne tirerait pas aussi souvent.

En coulisses, un hurlement : « Annunziata ! »